

Dans la cuisine le père, qui enfin a immergé de son fond de canapé, écoute une vieille musique de rock - je dis vieille parce que tout ce que touche le père, écoute le père, fait le père, c'est vieux et ça doit mourir - et j'aime pas, ça sature ma chambre et mes oreilles et tout mon être. Je peux plus penser. J'ai pas grand chose ou grand monde à qui penser mais c'est comme un frigo: si tu le remplis avec de la merde après tu peux plus y faire entrer des trucs frais même si pour l'instant y a rien de frais à rentrer. Alors je m'assois sur mon lit et j'attends. Non. J'aime pas attendre. J'aime pas, c'est la seule chose à faire, je le fais, sans plaisir. Ma mère va bientôt m'appeler. J'entendrai à travers la serrure sa voix tourner dans le virage qui mène de la salle à manger au couloir, elle s'engouffrera dans ma chambre qui n'est rien de plus qu'une chambre froide, un espace sans vie où il est impossible de réfléchir, d'avancer. Puis on passera à table, dans le silence. Entre chaque bouchée le rire gras du père qui regardera la télévision. Mes mains cachées sous la nappe. Les couverts. Les regards. Mais pas le mien, je regarde le sol ou les aliments moi, pas leurs yeux. Je ne veux pas leur parler, pas leur donner une brèche dans laquelle venir tordre ce qui me reste de personne, d'unité. Et de toute façon ils ne verront pas la brèche, ils ne voient jamais rien, rien que leur bide rempli de violence, de haine, rien que leur nombril, ce trou où dorment leurs pires paroles. Je n'aime pas être à leur table. Je ne l'ai jamais aimé. Manger à leur table c'est comme manger du sable sur une grande plage de galets noirs, ça n'a aucun goût, tout n'est que poussière, douleur, pression. Il n'y a rien de beau et même, sur une plage de galets noirs, au moins, il y a une vue, un horizon, quelque part où poser les yeux.